

## YOURCENAR ET LA DÉFENSE DE L'ENVIRONNEMENT À TRAVERS LES *ENTRETIENS*

Françoise BONALI FIQUET  
(Université de Parme)

Ne pas peser sur la terre.  
Tout est là.<sup>1</sup>

Marguerite Yourcenar n'a pas caché sa méfiance vis à vis des médias qui, selon elle, manipulent fréquemment l'information<sup>2</sup> et sont plus souvent au service du mensonge qu'à celui de la vérité<sup>3</sup>. Elle-même n'avait pas de télévision chez elle, se contentant d'une vieille radio pour garder le contact avec le reste du monde. Elle a reconnu toutefois l'utilité des moyens de communication audiovisuels, de la parole et de l'image, "substances volatiles"<sup>4</sup>, à côté de la presse écrite, dans la connaissance et la diffusion des œuvres littéraires et c'est ce qui explique qu'elle se soit prêtée avec une certaine bienveillance à la pratique de l'interview, devenue aujourd'hui un "véritable spectacle radiodiffusé ou télévisé"<sup>5</sup>.

Si elle s'est parfois montrée réticente à l'égard des journalistes, se refusant à un véritable échange, comme ce fut le cas avec Patrick de Rosbo, un des premiers à avoir traversé l'Atlantique pour la rencontrer et

---

<sup>1</sup> Pierrette POMPON BAILHACHE, "L'art de vivre de Marguerite Yourcenar. Une leçon de sagesse sous un toit de bois", *Marie-Claire*, avril 1979, p. 70.

<sup>2</sup> Jean CHALON, Marguerite YOURCENAR, "Seule une 'fatalité du bien' pourrait sauver le monde", *Le Figaro Littéraire*, n° 1460, 11-18 mai 1974, p. I (13) et III (15).

<sup>3</sup> Françoise FAUCHER, "Entretiens de Marguerite Yourcenar", *Femme d'Aujourd'hui*, Canada, 27 janvier 1975, p. 73.

<sup>4</sup> Bernard PIVOT, *Apostrophes*, Antenne 2, 7 décembre 1979. Sur ce sujet voir aussi l'interview recueillie par Brigitte MÉAULLE, *L'Éveil Normand* (Bernay), 13 mars 1980.

<sup>5</sup> André GUILLET, *L'Entretien : techniques et pratiques*, Paris, A. Colin, 1995 (1<sup>ère</sup> édition 1983), p. 69.

enregistrer des entretiens radiophoniques<sup>6</sup> avec elle, prompte à écarter avec un mépris tout aristocratique les questions jugées ‘banales’ ou ‘incongrues’, on la retrouve quelques années plus tard, détendue, dialoguant pendant cinq heures avec Jacques Chancel, qui inaugura avec elle sa nouvelle “Radioscopie”<sup>7</sup>.

Lors de la création de l’Inathèque de France, Jean-Noël Jeanneney a souligné que la télévision et la radio sont “des sources indispensables pour comprendre un événement mais également des enjeux de pouvoir pour les hommes politiques, pour les gens d’affaires ou encore pour les intellectuels”<sup>8</sup>.

Consciente d’exercer un “métier public”, Marguerite Yourcenar a senti au cours des années le besoin d’un contact avec les médias et compris l’importance des moyens de diffusion de notre époque, qui allaient lui permettre de faire connaître son œuvre à un public plus vaste. Les nombreux entretiens qu’elle a accordés<sup>9</sup> au cours des trente dernières années de sa vie en témoignent. Ces textes sont précieux pour toutes les informations qu’ils nous donnent sur les questions les plus diverses et fournissent en quelque sorte un prolongement de son œuvre critique.

Dans les interviews, on ne trouve guère de confidences. L’écrivain, comme l’on sait, n’aimait guère se raconter et préférait parler de son travail, de la genèse de ses œuvres, de sa conception de l’art et de l’écriture. “Le monde à défendre contre le saccage des hommes, cette liberté toujours préférée à la sécurité, cette primauté accordée au problème moral et la perfection assignée comme but à la vie”<sup>10</sup>, sont les thèmes tour à tour abordés. L’écologie qui, “plus qu’un domaine scientifique, représente une manière nouvelle de vivre cette fin de siècle et constituera

---

<sup>6</sup> Patrick de ROSBO, *Entretiens Radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Office de Radio-Télévision française, France-Culture, 11-16 janvier 1971; voir le compte rendu de Josane DURANTEAU à ces mêmes entretiens, publiés en volume en 1972 par le Mercure de France, “L’avarice de soi”, *Lettres françaises*, 27 septembre 1972, p. 9.

<sup>7</sup> Jacques CHANCEL, *Radioscopie*, France-Inter, 11-15 juin 1979, 17-18 h. Ces entretiens ont été publiés par les Éditions du Rocher en 1999.

<sup>8</sup> “L’Ina s’installe à la BNF”, *Inmag. Le Magazine de l’image et du son*, octobre 1998, p. 10.

<sup>9</sup> Nous en avons recensé plus de quatre-vingts dans le volume que nous avons consacré à la *Réception de l’œuvre de Marguerite Yourcenar. Essai de bibliographie chronologique (1922-1994)*, Tours, SIEY, 1994, p. 1-13.

<sup>10</sup> Jacqueline PIATIER, “Marguerite Yourcenar parle d’elle”, *Le Monde des Livres*, 24 octobre 1980 (compte rendu des *Yeux ouverts. Entretiens de Marguerite Yourcenar avec Matthieu Galey*, Paris, Le Centurion, 1980).

l'un des grands défis du XXI<sup>e</sup> siècle"<sup>11</sup>, est l'un des thèmes récurrents, non seulement des entretiens radiophoniques et télévisés, mais aussi des interviews publiées dans la presse à partir de 1974, l'année de la publication de *Souvenirs pieux*. C'est ce sujet qui retiendra plus particulièrement notre attention.

Si une science de l'écologie, ou mieux de l'environnement, s'est développée entre la fin du siècle dernier et le début du nôtre, à travers l'institution de chaires universitaires et la publication de livres et de revues scientifiques, elle n'a guère suscité l'intérêt du public jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et ce n'est qu'en 1970 qu'elle émerge au grand jour, dans tous les pays du monde avec le lancement, en avril, de l'*Earth Day*, la journée de la Terre.

Le Conseil de l'Europe avait proclamé 1970, "l'Année européenne de la conservation de la nature" et les Nations Unies annoncé pour juin 1972, une grande conférence mondiale sur l'environnement<sup>12</sup>.

Dans les années 70, les *mass media* découvrent l'écologie sous ses divers aspects, des plus pittoresques aux plus révolutionnaires. Les questions écologiques sont à l'ordre du jour et il n'est pas à exclure que lorsqu'en 1974, répondant aux questions de Jean Chalon<sup>13</sup> pour *Le Figaro Littéraire*, Marguerite Yourcenar évoque "la pollution de l'air, de la terre et de l'eau; le prodigieux gaspillage et déjà la raréfaction de cette dernière", elle sacrifie à un phénomène de mode, mais en partie seulement, car il est sûr que l'état du monde fut une préoccupation constante dans sa vie et dans son œuvre<sup>14</sup> et que sa sensibilité écologique a des racines profondes.

L'amour de l'écrivain pour la nature, sa compassion pour les animaux et son affectueuse attention pour les plantes, dont sa correspondance porte aussi de nombreuses traces<sup>15</sup>, remontent à son enfance passée sur les collines du Mont-Noir, où elle apprit à aimer ce qu'elle aima toute sa vie : "l'herbe et les fleurs sauvages mêlées à l'herbe; les vergers, les arbres, les

<sup>11</sup> Marie-Berthe VITTOZ CANUTO, "Mots perdus, mots retrouvés pour le lexique de l'écologie", in *Aspetti del francese nel ventesimo secolo*, XXIII<sup>e</sup> Colloque de la Società Universitaria per gli Studi di Lingua e Letteratura Francese, Rome, 6-7-8 novembre 1997, Rome, Aracne, 1999, p. 63-64.

<sup>12</sup> Cf. Giorgio NEBBIA, "Introduction" à Barry COMMONER, *Il cerchio da chiudere*, Milan, Garzanti, 1986, p. 7 [titre original : *The Closing Circle*, 1972, 1986].

<sup>13</sup> Jean CHALON, *op. cit.*, p. 1.

<sup>14</sup> Voir le *Bulletin* n° 2 du CIDMY, Marguerite Yourcenar et l'écologie, Bruxelles, octobre 1990, édité par Michèle GOSLAR.

<sup>15</sup> Lidia STORONI MAZZOLANI, "Introduzione" à Marguerite YOURCENAR, *Lettere ai suoi contemporanei*, Turin, Einaudi, 1996, p. V-VI.

sapinières, les chevaux, et les vaches dans les grandes prairies<sup>16</sup>, toute une nature qu'elle retrouva dans l'île des Monts-Déserts sur la côte Atlantique, à l'extrême nord des États-Unis, qu'elle découvrit pendant la Seconde Guerre mondiale.<sup>17</sup>

C'est dans cet îlot rocheux, couvert de bouleaux, de mélèzes et de pins que Yourcenar a passé les quarante dernières années de sa vie, avec des absences prolongées – qui ont atteint jusqu'à deux ans – pour les voyages lointains qu'elle affectionnait<sup>18</sup>.

Elle y vécut dans sa demeure de "Petite Plaisance", entourée d'une prairie et d'un petit bois au contact de toutes sortes d'animaux. Dans cette île encore peuplée de cerfs, de chevreuils et de différentes espèces d'écureuils, elle se sentait près de la nature, près de ce qu'elle appelle "l'ordre des choses".

Dans l'évocation de sa vie aux Monts-Déserts pour les journalistes qu'elle rencontra dans les mois qui ont précédé son élection à l'Académie française – je pense en particulier à Pierrette Pompon Bailhache qu'elle reçut à la fin de l'année 1978, à Jacques Chancel<sup>19</sup> venu au printemps 79, et à Bernard Pivot qui l'a rencontrée à l'automne, pour enregistrer son émission *Apostrophes* – l'écrivain a insisté sur l'importance du contact avec la terre<sup>20</sup>.

Marguerite Yourcenar était fascinée par le spectacle des arbres et par le passage des saisons, plus facile à observer dans les pays du Nord que dans les pays méditerranéens.

La forêt donne encore l'impression d'une certaine éclaircie parce que les arbres ne sont pas tout à fait en feuillage. Ce sera bientôt une immense masse verte et le plein été, assez court lui aussi et souvent chaud. Puis viendront les couleurs de l'automne – de l'été indien<sup>21</sup>, comme on dit –, immuablement beau. Et enfin

<sup>16</sup> *Les Yeux ouverts*, cit., p. 17.

<sup>17</sup> C'est avec son amie Grace Frick qu'elle découvre l'île dans les années 40, mais elle ne s'installa à Northeast Harbor qu'en 1950.

<sup>18</sup> Cf. *Radioscopie*, 2<sup>e</sup> heure.

<sup>19</sup> Marguerite YOURCENAR, *Radioscopie de Jacques Chancel*, Paris, INA/Éditions du Rocher, 1999, p. 19-21.

<sup>20</sup> "C'est merveilleux de collaborer avec la terre, confia-t-elle à Pierrette Pompon Bailhache. On s'aperçoit que tout se mélange. Au printemps, il y a encore un peu partout des feuilles mortes, et les fleurs poussent à travers elles comme des fers de lance. L'hiver, quand on écarte la neige, on voit encore quelquefois, en-dessous, l'herbe très verte."

<sup>21</sup> Bernard Pivot l'avait justement rencontrée à ce moment-là.

l'immobilité de l'hiver, froid et clair, avec ses grands champs de glace.<sup>22</sup>

Elle avait gardé une capacité d'émerveillement et a été sensible toute sa vie aux moindres changements de la nature et en particulier à l'imbrication des saisons les unes dans les autres. Déjà dans *Souvenirs pieux*, faisant allusion aux marches d'Octave Pirmez par champs et par bois, elle évoquait "le spectacle des saisons plus inextricablement emmêlées les unes aux autres que ne le croit l'homme des villes, le printemps déjà senti au cœur de l'hiver, l'hiver sournoisement caché sous l'été"<sup>23</sup>.

Yourcenar, qui se voulait la servante des oiseaux<sup>24</sup>, et savait prêter l'oreille "aux voix des pins et des cèdres quand le vent se tait"<sup>25</sup>, était convaincue de la nécessité de rester proche de la nature, de tout ce qui relie l'homme à son destin planétaire.

Elle considérait essentiel de faire son pain elle-même, pour échapper à l'uniformité et à la médiocrité de plus en plus grande des denrées alimentaires :

[Faire son pain], c'est un peu comme une danse, et ça ressemble au modelage aussi. On le met à lever la nuit, sous des couvertures pour qu'il se tienne bien au chaud et on le repétrit le matin<sup>26</sup>.

et elle n'a pas hésité à le répéter dans de nombreuses interviews, tant pour la presse écrite<sup>27</sup> que pour la radio ou la télévision. Elle croyait à une valeur spirituelle de la frugalité et ses goûts culinaires allaient dans ce sens.

---

<sup>22</sup> *Radioscopie de Jacques Chancel*, cit., p. 18-19.

<sup>23</sup> *Souvenirs pieux*, in *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1991, p. 850 (abrégé en *EM*).

<sup>24</sup> Elle donnait à manger aux oiseaux migrateurs dans de petites mangeoires, comme elle le précisa à Bernard Pivot au cours d'*Apostrophes*.

<sup>25</sup> Extrait d'un poème de Ryo-Nan religieuse bouddhiste du XIX<sup>e</sup> siècle qui fut récité à l'occasion de la cérémonie à la mémoire de Marguerite Yourcenar, célébrée le 16 janvier 1988 à l'église de l'Union de Northeast Harbor : "Soixante-six fois mes yeux ont contemplé les scènes changeantes de l'automne./ J'ai assez parlé du clair de lune./ Ne me demandez plus rien./ Mais prêtez l'oreille aux voix des pins et des cèdres quand le vent se tait." Cf. Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990. Annexe V, "Le dernier hommage à Marguerite Yourcenar", p. 507.

<sup>26</sup> Pierrette POMPON BAILHACHE, *op. cit.*

<sup>27</sup> Voir en particulier : "L'Express va plus loin avec Marguerite Yourcenar", *L'Express*, n° 918, 10-16 févr. 1969 et Matthieu GALEY, "C'est une reine Yourcenar...", *Réalités*, 1974, p. 74 [Compte rendu d'une interview réalisée à Petite Plaisance].

“J’aime surtout la cuisine que je fais moi-même, parce que j’aime choses prodigieusement simples”, déclara-elle dans une de ses premières interviews, celle qu’elle accorda en 1969 à une équipe de journalistes de *l’Express* dont Matthieu Galey faisait partie. “Ses goûts culinaires étaient ceux de Zénon, dont les préférences allaient au pain, à la bière, aux bouillies qui gardent quelque chose de la saveur épaisse de la terre, aux aqueuses légumes, aux fruits rafraîchissants, aux souterraines et sapides racines”<sup>28</sup>.

Dans sa cuisine, où elle se laissa docilement photographier ou filmer à plusieurs reprises en 1979, rien ne sacrifiait à la mode du moment: “sur les étagères les épices [étaient] aussi abondantes que les livres dans les bibliothèques. Les uns évoqu[ant] les autres”, comme le fit judicieusement remarquer Philippe Dasnoy, dès 1975<sup>29</sup>.

Il y a, selon elle, “une espèce de manifestation de bonté, de sympathie humaine qui consiste à donner [à ses hôtes] des aliments qu’on a faits soi-même”<sup>30</sup> et elle considère très grave cette progressive séparation de l’homme avec la nature, causée par le développement urbain, parfois excessif. Les enfants élevés dans une ville ne connaissent plus les animaux ni les plantes, mangent des aliments de plus en plus frelatés et ne savent plus ce qu’est un grain de blé ou de riz<sup>31</sup>, confia-t-elle à Laurence Cossé en 1984.

Malheureusement la culture urbaine est en train d’éloigner l’homme de la nature et, dès 1974, l’écrivain exprimait ses préoccupations pour la pollution de l’air, de la terre et de l’eau, pour les conséquences de la détérioration des grandes forêts tropicales, pour la surpopulation qui fait du monde une termitière et pour les risques du progrès<sup>32</sup>, sujets qui seront repris l’année suivante dans le dernier des trois entretiens accordés à Françoise Faucher pour la radio canadienne, consacré à “l’état du monde”<sup>33</sup> et, en 1981, dans le 2<sup>e</sup> entretien de l’émission “Propos et Confidences” de Jean Faucher, réalisée pour la télévision canadienne.

<sup>28</sup> Philippe DASNOY, *Dans l’île du Mont Désert chez Marguerite Yourcenar*, Documentaire de Philippe DASNOY et Jean ANTOINE, diffusé par la Télévision Belge le 16 avril 1975.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> “L’Express va plus loin avec Marguerite Yourcenar”, cit.

<sup>31</sup> Laurence COSSÉ, “Marguerite Yourcenar et l’amour de la terre”, *France Culture*, 3<sup>e</sup> entretien, 14 février 1984. L’écrivain y précise que lorsque les enfants de son village, Northeast Harbor, sont venus lui rendre visite, ils sont restés en admiration devant les jarres où elle conserve les farines, les céréales et les légumes qu’elle utilise pour la cuisine.

<sup>32</sup> Cf. les interviews accordées à Jean Chalon et à Matthieu Galey.

<sup>33</sup> Diffusés à partir de la fin du mois de janvier 1975, ces entretiens ont été enregistrés en septembre 1974 à Petite Plaisance.

Marguerite Yourcenar était arrivée à la conviction que nous sommes presque à un point de non-retour. Le progrès est pour elle source de destruction. L'homme a toujours détruit certes : "Il coupait quelques arbres autour de sa maison, il chassait, tuait quelques animaux. Ça n'avait pas un très grand effet sur l'ordre des choses"<sup>34</sup>. Maintenant tout ce que nous faisons a des conséquences plus graves, pensait-elle, et elle était terriblement frappée de la "mésuse" que l'homme jusqu'ici a faite de la terre<sup>35</sup>.

Elle prend pour exemple la destruction des grandes forêts américaines, regrettant le moment où "un écureuil pouvait traverser du Canada à l'Amérique Centrale"<sup>36</sup>. À l'époque où Christophe Colomb a débarqué dans l'archipel Caraïbe, la végétation y était si luxuriante qu'il l'a dénommée "Les Jardins de la Reine"<sup>37</sup>. Aujourd'hui dans de nombreux endroits, les arbres ont été substitués par de grands immeubles, comme elle a pu l'observer au cours de l'un de ses voyages.

Comme le prévoyait Franz Schrader, un éminent géographe auquel Yourcenar se réfère à plusieurs reprises<sup>38</sup>, la destruction de la forêt tropicale sur les bords du Honduras et du Guatemala a eu des conséquences désastreuses pour le climat.

L'écrivain constate avec amertume que cette exploitation sans merci de la terre n'est pas nouvelle et que l'on en trouve des exemples dans les grandes civilisations de l'Antiquité, comme celle de la Babylonie ou de la Grèce antique, qui ont laissé des déserts derrière elles.

L'actuelle sécheresse de l'Attique et du Péloponnèse, régions encore très boisées à l'époque de la jeunesse de Platon, serait le résultat des expéditions militaires d'Alcibiade en Sicile et de la lutte contre les cités confédérées, qui requièrent beaucoup de bois pour les mâts et les quilles des bateaux de guerre.

---

<sup>34</sup> Interview accordée à Pierrette POMPON BAILHACHE, cit.

<sup>35</sup> Jean FAUCHER, *Propos et confidences*, Production Société Radio-Canada, 1981, Entretien II, consacré à "L'écologie".

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> Il est l'auteur de la postface d'un Atlas de Géographie Historique qui remonte à 1903, dont l'écrivain possédait un exemplaire de 1911 dans sa bibliothèque et cite de longs extraits dans les *Yeux ouverts* (p.292-293) ainsi que dans l'allocution qu'elle a prononcée en septembre 1987 lors de la V<sup>e</sup> Conférence Internationale de Droit Constitutionnel à Québec dont les Actes ont été édités par Nicole DUPLÉ. Cf. "...Si nous voulons encore essayer de sauver la terre", in *Le Droit à la qualité de l'environnement : un droit en devenir, un droit à définir*, Québec, Éditions Québec/Amérique, 1988, p. 23-33. Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Yvon Bernier qui a eu l'obligeance de mettre à ma disposition ce texte de Marguerite Yourcenar.

La dévastation de la terre s'explique en partie par ce qui était considéré par les Grecs comme le péché par excellence, "l'hybris", la démesure. Marguerite Yourcenar parle de "mésuse" et de gâchage, arrivant à la conclusion que "toute civilisation poussée à l'excès apporte avec elle sa Némésis, qui est la destruction des lieux, ou sinon du lieu lui-même, des lieux environnants"<sup>39</sup>. Pour illustrer son propos, elle donne l'exemple de la côte dalmate<sup>40</sup> déboisée par la République de Venise, qui avait besoin des matériaux sur lesquels fut érigée la ville, une cité "en train de mourir maintenant des effets de notre pollution industrielle"<sup>41</sup>.

Si la tendance à la destruction de la terre est ancienne, on assiste de nos jours à une accélération préoccupante du phénomène que Marguerite Yourcenar évoque à la fin d'*Archives du Nord* dans un passage qui est une véritable dénonciation de la folie de l'homme :

L'homme arrachera ses propres poumons, les grandes forêts vertes. L'eau, l'air, et la protectrice couche d'ozone, prodiges quasi uniques qui ont permis la vie sur la terre, seront souillés et gaspillés. À certaines époques, assure-t-on, Siva danse sur le monde, abolissant les formes. Ce qui danse aujourd'hui sur le monde est la sottise, la violence, et l'avidité de l'homme. (EM, p. 1180)

En 1974, dans l'interview accordée à Jean Chalon, Yourcenar reconnaissait avoir perdu la confiance qui l'animait au moment de la rédaction des *Mémoires d'Hadrien*, et se montrait angoissée par le gaspillage et la raréfaction de l'eau, par 80% des lacs des environs de Stockholm devenus des mers mortes et par le Rhin transformé en "plaine purulente"<sup>42</sup>.

La même année, elle confiait à Matthieu Galey à quel point elle souffrait "de voir des villes polluées, le bord de mer inondé d'huile, de moins en moins d'espèces animales, des êtres humains de plus en plus poussés par des directives [qu'elle] trouve déplorables" et concluait son témoignage en ces termes :

<sup>39</sup> *Propos et confidences*, cit.

<sup>40</sup> *Ibid.* L'exemple se trouvait déjà dans les *Yeux ouverts*, cit., p. 296.

<sup>41</sup> *Propos et confidences*, cit.; à la fin d'*Archives du Nord*, l'écrivain évoque "une Venise pourrie par les résidus chimiques", EM, p. 1180.

<sup>42</sup> Jean CHALON, *op. cit.*

Lorsque l'Italie des Romantiques, l'Italie dont on aimait encore l'image il y a trente ans n'est plus qu'un mythe, quand on remplace les arbres par des pylônes, on voit un monde qui meurt<sup>43</sup>.

Avec le développement des techniques, c'est aussi l'usure que l'homme inflige à la terre, appauvrissement qui augmente avec l'usage des pesticides et des fertilisants. L'utilisation de technologies trop sophistiquées peut aboutir à un véritable échec, comme dans le cas du grand barrage d'Assouan, qui a eu de nombreuses conséquences négatives pour l'éco-système de la vallée du Nil<sup>44</sup>.

Si l'humanité continue à violenter la terre, elle sera mise en péril. Yourcenar l'a réaffirmé avec force dans son allocution à la V<sup>e</sup> Conférence de Droit Constitutionnel, qui s'est tenue à Québec en septembre 1987, reprenant à son compte les mises en garde lancées par Franz Schrader au début du siècle<sup>45</sup>.

L'écrivain se montra très préoccupée par la situation du monde, mais non découragée toutefois : "le malade est mourant, reconnut-elle, ce qui ne veut pas dire qu'il mourra", laissant se profiler une note d'espoir. Elle fut convaincue jusqu'à la fin de sa vie que nous pouvions beaucoup au niveau de notre vie quotidienne<sup>46</sup>. Elle-même ne se sentait guère de disposition pour l'action directe, même s'il lui est arrivé de participer à des manifestations de rue, mais elle était convaincue qu'un écrivain peut intervenir, peut avoir une certaine influence sur ses lecteurs, en "montrant un certain angle de vue, une certaine image du monde"<sup>47</sup>.

Elle s'est efforcée de lutter par toutes sortes de moyens légaux, en assistant les gens qui tentaient de protester, et déclara que les associations humanitaires – elle en soutint plus de quarante – jouaient un rôle considérable dans sa vie<sup>48</sup>. Elle intervint par l'envoi de télégrammes ou de lettres aux élus de son état.

---

<sup>43</sup> Matthieu GALEY, "C'est une reine Yourcenar...", cit., p. 73.

<sup>44</sup> Jean FAUCHER, *Propos et confidences*, cit.

<sup>45</sup> André DESMARTIS souligne que les longs applaudissements qui accompagnèrent Marguerite Yourcenar à son arrivée lui apparurent comme un hommage à "sa prose, polie comme un galet, dure comme l'airain, mais aussi sinieuse et simple comme sait l'être la phrase latine", à "son style ardent, à [ses] images magnifiques" mais aussi à "cette sagesse que confère à Marguerite Yourcenar la référence constante à l'Universel", *Au fil des événements*, 8 octobre 1987, p. 11.

<sup>46</sup> Par exemple en sachant limiter notre propre consommation d'eau ou de papier au strict minimum. Pourquoi utiliser trois ou quatre kleenex quand un seul suffirait? L'écrivain cite cet exemple dans diverses interviews.

<sup>47</sup> Matthieu GALEY, "C'est une reine, Yourcenar...", cit.

<sup>48</sup> *Ibid.* Voir aussi *Apostrophes*.

En 1968, elle écrivit une longue lettre à Brigitte Bardot, en la priant de prêter son nom et sa célébrité pour empêcher le massacre annuel des bébés-phaoques au Canada<sup>49</sup> et quelques années plus tard, s'associant au "vœu de milliers de Français et de Françaises", elle sollicita l'intervention de Georges Pompidou, alors Président de la République, pour empêcher le déclassement d'une partie du Parc de la Vanoise<sup>50</sup>.

Si nous voulons "essayer de sauver la diversité et la beauté du monde"<sup>51</sup>, il faut, selon elle, retourner à l'idée de service, "la seule discipline dans un monde qui n'en a pas d'autres"<sup>52</sup>, cesser d'être des prédateurs, devenir des consommateurs réfléchis<sup>53</sup> et commencer à reconstruire. Planter un arbre à la place de chaque arbre coupé<sup>54</sup>, par exemple. Marguerite Yourcenar vouait un véritable culte à l'arbre et en forme de conclusion, je voudrais citer un extrait du recueil *Le Temps, ce grand sculpteur*, qui est un véritable hymne à ces formes qui tendent vers le ciel comme des flammes<sup>55</sup> :

Quoi de plus beau que cette statue de suppliant par Rodin, où l'homme qui prie tend les bras et s'étire comme un arbre? À coup sûr, l'arbre prie la lumière divine.

\*

Les racines enfoncées dans le sol, les branches protectrices des jeux de l'écreueil, du nid et des ramages des oiseaux, l'ombre accordée aux bêtes et aux hommes, la tête en plein ciel. Connais-tu une plus sage et plus bienfaitrice méthode d'exister.

<sup>49</sup> Lettre du 24 février 1968, écrite de Petite Plaisance, citée in *Lettres à ses amis et quelques autres*, éd. établie, présentée et annotée par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, avec la collaboration d'Élyane Dezon-Jones, Paris, Gallimard, 1995, p. 278-283.

<sup>50</sup> Lettre du 25 janvier 1971, *ibid.*, p. 375-376.

<sup>51</sup> Marguerite YOURCENAR, "Bêtes à fourrure"(1976), in *Le Temps, ce grand sculpteur*, 1983, *EM*, p. 332.

<sup>52</sup> Jean-Michel ROYER, "Marguerite Yourcenar. Un sentiment révolutionnaire de la vie", *L'Actualité*, n° 88, mars 1972, p. 64-72.

<sup>53</sup> Voir en particulier la conférence de Québec, cit.

<sup>54</sup> Jacques CHANCEL, *Radioscopie*, cit., 2<sup>e</sup> heure; voir aussi Laurence COSSÉ, *op. cit.*, où l'écrivain évoque la création d'une réserve naturelle dans la région des Monts de Flandres, où elle a passé son enfance.

<sup>55</sup> *TGS*, XVII. "Écrit dans un jardin", *EM*, p. 405.